

Fabien SABATIER

**Histoire des
organisations
sportives
communistes de
France au xx^e siècle**

**Combats pour l'émancipation, soviétisme
et cultures militantes**

Presses universitaires de Grenoble

«On m'a condamné à l'esclavage, on m'a déporté au bout du monde [...]. Rien ne peut réparer le mal qui a été fait à ma famille et à moi-même [...]. Mais c'est ici seulement, parmi les hommes libres de l'Occident que j'ai compris toute la profondeur de la détresse de ceux qui restent emprisonnés. En sortant des barbelés des camps, je me suis heurté à un deuxième mur de pierre, dressé par la lâcheté et la trahison.»

Julius Margolin, *Au pays des Ze-Ka*, Lonrai, Le Bruit du temps, 2010, p. 743.

«De toute façon, le mot "révolution" me paraît non seulement perverti, mais insuffisant. C'est pourquoi je parle de métamorphose, laquelle conserve l'identité, mais en la transformant.»

Edgard Morin, *Mon chemin*, Paris, Fayard, p. 266.

À mes parents
À Audrey, Samuel et William
À Gérard Chatron

Introduction

L' historiographie française des organisations ouvrières s'est principalement nourrie de l'histoire des partis politiques¹ et du syndicalisme². Des associations perçues comme secondaires ont depuis peu été l'objet de travaux remarquables, à l'instar des publications relatives aux Amis de l'URSS, aux Jeunesses communistes ou socialistes à Tourisme et travail ou à l'Union de la jeunesse républicaine de France³. Au sein de ce corpus de recherche, un nombre croissant de publications s'est appliqué à nourrir l'histoire des fédérations sportives ouvrières, après une longue période au cours de laquelle le sport est resté un objet d'histoire illégitime en histoire contemporaine. Néanmoins, la publication d'ouvrages en langue française sur les fédérations sportives affinitaires s'est principalement circonscrite à l'histoire du Sport « catholique » français au travers, par exemple, des productions de Gérard Cholvy ou de Laurence Munoz⁴, un manque que ce livre entend contribuer à combler.

Au début du xx^e siècle, les premiers *ébats* sportifs des franges les plus aisées du monde ouvrier⁵ se sont inscrites sous l'égide des patrons sociaux dans le cadre d'un premier accès au loisir, jusque-là essentiellement l'apanage d'une bourgeoisie française imprégnée de culture britannique⁶. La fondation d'une première fédération sportive d'obédience socialiste, seulement trois années après la création de la Section française de l'internationale ouvrière (SFIO), répond quant à elle à l'option plus politique de fidéliser l'ouvrier. La formation de cet « entre soi » socialiste s'inscrit dans un contexte de renforcement du réseau sportif catholique concurremment d'ailleurs aux universités populaires et aux coopératives ouvrières qui contribuent elles aussi à l'essor de la pratique sportive ouvrière. Rapidement, dès la première moitié des années 1920, ce militantisme présente deux visages distincts, l'un ouvrier et l'autre plus prolétarien.

-
1. Soulignons exclusivement l'ouvrage collectif, Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoires des gauches en France*, 2 vol., Paris, La Découverte, 2005.
 2. Dans le même esprit que précédemment, relevons simplement Dominique Andolfatto et Dominique Labbé, *Histoire des syndicats en France*, Paris, Seuil, 2006.
 3. Pour les publications les plus récentes, voir Guillaume Quashie-Vauclin, *L'Union de la Jeunesse Républicaine de France. Entre organisation de masse et Mouvements d'avant-garde communiste*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; Sylvain Pattieu, *Tourisme et Travail. De l'éducation populaire au secteur marchand (1945-1985)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.
 4. Laurence Munoz, *Une histoire du sport catholique. La fédération sportive et culturelle de France, 1898-2000*, Paris, L'Harmattan, 2003.
 5. Yvon Léziart, *Sports et dynamiques sociales*, Joinville-le-Pont, Actio, 1989.
 6. Richard Holt, *Sport and Society in Modern France*, Londres, Macmillan, 1981 ; Allen Guttman, *From the Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*, New York, Columbia University Press, 1978.

Le premier plus spécifiquement porté par le courant socialiste dans la droite ligne des conceptions d'un Jaurès ou d'un Blum, défend principalement l'accès au sport pour la classe ouvrière. Peu enclin à la politisation extrême du sport, il est représenté au fil des décennies par la Fédération sportive athlétique socialiste (FSAS), la Fédération sportive du travail (FST) entre 1919 et 1923, l'Union des sociétés sportives et gymnastiques du travail (USSGT) entre 1925 et 1934, puis à partir de 1950 par l'Union sportive du travail (UST). Le second courant s'enracine quant à lui, dès ses débuts, dans la tradition révolutionnaire léniniste et doriotiste; il se signale par l'existence de la FST devenue communiste en 1923, puis par celle de la fédération sportive et gymnique du travail (FSGT), créée par fusion de l'USSGT et de la FST et qui, quoique fondée sous l'impulsion de l'antifascisme de Front populaire reste, dans différentes configurations historiques, essentiellement le fief communiste du Sport ouvrier français. C'est bien l'emprise d'une vision « messianique du futur », celle de « la grande lueur à l'Est »⁷ qui fonde initialement la diversité partisane du mouvement. Ainsi, d'un socle socialiste se déploie une fédération sportive sous tutelle communiste qui, durant une longue partie du siècle, va conserver l'ascendant sur sa concurrente socialiste. La longue période d'unité qui couvre les années 1934-1950, au cours de laquelle la FSGT représente à elle seule le Sport ouvrier, ne voit aucune idylle militante se dessiner entre les deux tendances réunies. En dehors de ces années d'alliance, c'est bien une partition en deux fédérations concurrentes qui s'affirme, culminant dans son intensité tout particulièrement dans la décennie 1923-1933. Elle prend forme à nouveau après la formation des démocraties populaires au lendemain du second conflit mondial, période douloureuse au cours de laquelle la FSGT choisit le camp du socialisme réel.

Une écriture au pluriel

L'écriture de l'histoire du sport « communiste » français ne peut s'envisager qu'au pluriel. L'accolement de deux notions a priori étrangères l'une à l'autre – sport et idéologie – relève pourtant de l'actualité sportive en France au cours de la Belle Époque. Avant la Grande Guerre, si le développement modeste du sport répond à une attractivité sociale naissante, juste après celle-ci, sa vitalité croissante dans la société française s'explique en particulier par l'usage prosélyte qui en est fait tant par les religions, catholicisme en tête, que par les partis politiques, au premier rang desquels, la SFIO et le Parti communiste français (PCF)⁸.

7. C'est Jules Romains qui qualifie en ces termes en 1922 l'immense écho en Europe de la révolution bolchevique et de la formation du monde soviétique. Sophie Coeuré, *La grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique, 1919-1937*, Paris, Seuil, 1999.

8. Jean-Pierre Augustin, Jacques Ion, *Des loisirs et des jeunes*, Paris, Éditions ouvrières, 1993.

Le sport tombe de plain-pied « dans le filet des idéologies »⁹, et c'est bien cette tonalité historique qui donne pour nombre d'historiens de l'épaisseur à cet objet de recherche.

La dénomination de sport « communiste »¹⁰ renvoie, dans les pages qui vont suivre, à une triple réalité, bien formalisée par l'historien Roger Martelli dans sa plus récente contribution à l'histoire du communisme français¹¹. Comprendre le communisme de France impose d'envisager à la fois sa dimension projective – c'est-à-dire son potentiel d'espérance pour une frange plus ou moins importante du corps social au cours du siècle – sa politique d'engagement dans les grands combats du siècle et enfin sa capacité sociale à fabriquer du *Nous* communiste par le biais d'un tissu associatif, réseau de captage pour l'essentiel du monde ouvrier. L'histoire de la FST, puis de la FSGT amène l'historien à peser le poids de ces différentes pierres angulaires dans l'édification et la permanence du sport communiste français pendant près d'un siècle d'existence. La grande lueur à l'Est est sans aucun doute, comme nous l'avons souligné, un vecteur important de la naissance de la FST communiste. La promotion de la société et du sport soviétiques comme composants de l'édification du socialisme réel a longtemps rempli une fonction projective pour de nombreux militants de ces organisations. Il représente un véritable socle identitaire, nourri très tôt par les débats ouverts sur la nature du sport prolétarien dans les années 1920, dans le cadre du projet de développement d'un sport populaire bien avant la seconde guerre mondiale, puis plus tard du sport éducatif à partir des années 1960. L'engagement politique fut, pour sa part, mené sur les fronts successifs de l'anticapitalisme, de l'antifascisme puis un temps du tiers-mondisme – les Spartakiades de Moscou en 1928 – les olympiades avortées de Barcelone en 1936 ou les Jeux méditerranéens de 1975 à Alger restant les symboles sportifs de ces engagements militants. Enfin, de nombreux clubs affiliés à ces fédérations ont durablement servi d'espaces de sensibilisation politique des adhérents, soit par le truchement de la diffusion de la presse sportive affinitaire communiste en leur sein, soit par les débats engagés dans un tissu associatif particulièrement dense¹².

-
9. Ronald Hubscher *et al.*, *L'histoire en « mouvements », le sport dans la société française (xix^e-xx^e siècle)*, Paris, A. Colin, 1992.
 10. Nous userons de cette expression pour qualifier les organisations sportives communistes, en ayant conscience que celle-ci n'intègre pas d'autres expressions sportives communistes au cours du siècle, par exemple l'activité de la commission sportive du PCF dans la seconde moitié du siècle.
 11. Roger Martelli, *L'empreinte communiste. PCF et société française (1920-2010)*, Paris, Les Éditions sociales, 2010.
 12. Catherine Dupuy, « Un communisme municipal de banlieue : Gennevilliers bastion rouge (années 1930-années 1960) » in *Des communistes en France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, pp. 407-420.

Si la dénomination de sport communiste traduit une certaine unité historique unifiant l'histoire des organisations qui le composent, elle reste également une commodité de langage qui ne doit pas masquer les césures militantes profondes dans la chronologie, ni la conflictualité entre projets militants du centre fédéral face aux réalités quotidiennes de la vie des comités et des clubs en périphérie. Si l'historien cède à cette modalité discursive, c'est aussi parce que, conjointement, un fil rouge communiste marque bien l'histoire de ces fédérations. En effet, l'émancipation, qu'il conviendra de décliner au pluriel, est une constante des combats engagés sur le terrain sportif et politique. Le prolétaire, l'ouvrier, le colonisé et d'autres figures encore furent toujours une préoccupation première de ces fédérations. Mais à côté de cette militance, s'exprime un soviétisme¹³ manifeste, représenté par la promotion du modèle sociopolitique et sportif du socialisme réel, mais également par l'activisme de ces organisations dans un conglomérat militant rouge sur nombre de questions nationales et internationales. Une intrication politique qui reste une matrice et longtemps une marque de fabrique de militantismes bien aveugles au Goulag.

L'historien face à l'Histoire

L'historien ne peut occulter ce qui représente depuis plusieurs décennies, et plus encore depuis l'effondrement du bloc soviétique, une controverse historique majeure quant à la valeur intrinsèquement humaniste ou non ou non du communisme. Le rôle joué par des organisations qui ont servi sa cause dans un siècle de fer, fait de guerres chaudes et froides, comptables de dizaines millions de morts, reste une part d'histoire à assumer.

Le travail scientifique ne peut, en effet, se départir des enjeux politiques qu'il induit inévitablement. Si la pensée marxienne souhaitait participer au changement historique en renversant la problématique hégélienne du « pouvoir », les organisations militantes qui furent constituées en son nom possèdent une histoire qui doit être évaluée à cette aune. De la révolution bolchevique à la défense inconditionnelle de l'URSS en plein cœur de la guerre froide, puis au choix de l'option tiers-mondiste, les militants de ces organisations ont souvent cru ou voulu croire en un monde fondé sur l'égalité réelle. Souvent avec

13. Bernard Pudal, « Le soviétisme », in Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe, Riutort (dir.), *Nouveau manuel de science politique*, Paris, La Découverte, 2009, pp. 162-172. Nous proposons donc une autre acception de cette notion dans le présent ouvrage que celle avancée dans l'ouvrage cité.

dogmatisme et parfois irrigué par une forte culture stalinienne¹⁴, doublée parfois d'un aveuglement face au système totalitaire, un nombre non négligeable d'entre eux a toutefois milité pour contester la condition ouvrière, coloniale ou postcoloniale¹⁵ en usant du sport comme vecteur de sensibilisation politique et comme culture et sociabilité émancipatrices. Il convient probablement d'utiliser l'expression « communisme sportif léniniste » pour qualifier l'expérience militante de la FST et plutôt penser la longue période qui suit sous le vocable conjoint de sport communiste et marxiste.

En promouvant l'idéologie marxiste et en s'arrimant au léninisme, c'est bien le choix initial du « faire l'Histoire » contre « l'agir dans l'Histoire » qui est un court temps retenu. La querelle des historiens mondiaux et français sur cette question traverse inévitablement l'histoire des organisations satellites du PCF. L'œuvre de Leszek Kolakowski¹⁶, qui sert de boussole à nombre d'historiens¹⁷, contraste singulièrement avec la position d'un Eric Hobsbawm¹⁸ par exemple. Si, après l'effondrement du monde soviétique, un déclin sensible des productions de type apologétique s'est fait ressentir, deux terrains éloignés, voire antagonistes de recherche ont continué à creuser leur sillon. La conception du communisme défendue par des historiens, tel Stéphane Courtois¹⁹, a proposé une lecture totalisante et criminogène du communisme mondial et par ricochet de son homologue français. Cette lecture du phénomène communiste s'oppose toujours sur le plan historiographique et indirectement politique à une seconde approche développée, en particulier, par l'équipe emmenée par Claude Pannetier et Serge

-
14. Annie Kriegel et Michel Winock ont produit des typologies du militant et de l'intellectuel communistes. Pour une première approche du cas des organisations sportives communistes, Sabatier Fabien, « Les militantismes FSGT : les idéaux-types militants face au projet fédéral (1945-1972) », in *Sociologie du sport, débats et critiques*, Catherine Louveau (dir.), Paris, l'Harmattan, 2007, pp. 173-183.
 15. Dans cette contribution, nous envisagerons « post-colonial » dans sa dimension strictement chronologique, comme ce qui vient après la période coloniale, et par « postcolonial », les effets du « colonial » dans la société française aujourd'hui.
 16. Leszek Kolakowski, *Histoire du marxisme*, 2 t., Paris, Fayard, 1987. L'historien défend l'hypothèse que le marxisme contient potentiellement le germe du totalitarisme.
 17. Tony Judt évoque longuement dans le chapitre « Adieu à tout cela ? Leszek Kolakowski et l'héritage marxiste » in *Retour sur le xx^e siècle. Une histoire de la pensée contemporaine*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010, pp. 185-208.
 18. Pour une lecture d'Eric Hobsbawm par lui-même, lire *Franc-tireur. Autobiographie*, Paris, Ramsay, 2005, traduction de l'édition de langue anglaise, *Interesting Times : A Twentieth-Century Life*, New York, Pantheon, 2004. Hobsbawm est un historien néomarxiste par excellence, leader incontesté d'une brillante génération de chercheurs britanniques dans laquelle on retrouve également Edward Palmer Thompson.
 19. Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné et al., *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Laffont, 1997.

Wolikow. Cette dernière privilégie la diversité du communisme mondial²⁰ et propose une lecture historique plus sociale destinée à saisir, entre autres, les transformations sociales et culturelles opérées dans les sociétés à travers son action et les modalités d'adhésion populaire au communisme. La tension entre ces deux courants s'est tout particulièrement formalisée au travers de la publication du *Livre noir du communisme* commenté par Pierre Rigoulot et Ilios Yannakakis²¹ en 1998. Cette fracture dans l'historiographie est concevable dans la mesure où le communisme reste bien une réalité en tant que force politique et sociale, malgré un fort déclin au sein des démocraties occidentales aujourd'hui. L'historien ne peut alors occulter cet aspect essentiel de l'histoire du sport communiste qui traverse, dès lors, largement son historiographie.

L'étude de ce mouvement a été ouverte par Thierry Davet en 1972, puis poursuivie par Alain Ehrenberg quelques années plus tard. De ces premières recherches découlent des travaux plus aboutis aux cours des deux décennies qui suivent. Les travaux, déjà anciens, de Bernard Delétang²² et de Marianne Amar²³ ont contribué à construire une histoire de l'inféodation des organisations sportives ouvrières, et principalement de la FSGT au PCF ; les nombreuses publications d'André Gounot²⁴, fortes de la consultation des fonds soviétiques du Sportintern, ont permis d'élaborer une histoire politique renouvelée, en mettant en exergue « la rencontre limitée entre la FST et le Communisme » pour la période de l'entre-deux-guerres. Cette dernière a ensuite été complétée par un vaste mouvement de recherche en faveur d'une lecture plus sociétale de ce courant sportif, au sein duquel l'ouvrage²⁵ dirigé par Pierre Arnaud et publié en 1994, marque une étape décisive. La thèse de Marianne Borrel²⁶ soutenue en 1999, a permis de mieux connaître l'effervescence autogestionnaire des décennies 1970 et 1980. Enfin, les multiples publications relatives au sport communiste signées Nicolas Kssis et la thèse de Karen Bretin²⁷ sur le thème du sport ouvrier en Bourgogne, ont enrichi

20. Claude Penetier, Michel Dreyfus, Serge Wolikow et al. (dir.), *Le siècle des communismes*, Paris, éditions de l'Atelier, 2002.

21. Pierre Rigoulot, Ilios Yannakakis, *Un pavé dans l'histoire. Le débat français sur le livre noir du communisme*, Paris, Laffont, 1998.

22. Bernard Delétang, *Le mouvement sportif ouvrier : une tentative de domestication de l'histoire*, thèse de Sciences de l'éducation, Paris VIII, 1980.

23. Marianne Amar, *Nés pour courir. Sport, pouvoirs et rébellions, 1944-1958*, Grenoble, PUG, 1987.

24. André Gounot, « Sport ouvrier et communisme en France 1920-1934 : une rencontre limitée » in *Stadion*, vol. XXIII, 1999, pp. 83-111

25. Pierre Arnaud, (dir.), *Les origines du sport ouvrier en Europe*, Paris, L'Harmattan, 1994.

26. Marianne Borrel, *Sociologie d'une métamorphose : La FSGT entre société communiste et mouvement sportif (1964-1992)*, Thèse de sociologie des organisations, IEP, Paris, 1999.

27. Karen Bretin, *Histoire du mouvement sportif ouvrier en Bourgogne : autre regard sur les organisations sportives travaillistes (fin des années 30-fin des années 70)*, thèse d'histoire contemporaine, Université de Dijon, 2004.

notre connaissance de son ancrage et de sa trajectoire politiques comme de certaines de ses réalités régionales. Ces travaux ont ouvert chacun à leur manière une brèche dans la vision monolithique et téléologique de l'histoire de ce mouvement, par le truchement de nouvelles sources institutionnelles, privées et orales.

Comprendre la trajectoire du sport communiste français

Sans être close, l'histoire de ce courant sportif mérite l'écriture du premier « récit » de près d'un siècle d'existence. Celui-ci a pour ambition d'offrir au lecteur un regard chronologique sur une histoire de plain-pied dans le siècle écoulé, en multipliant des points d'observation destinés à saisir les diverses facettes idéologiques, politiques, sociales et culturelles du militantisme de ce mouvement affinitaire.

La première partie de cet ouvrage retrace la marche vers « l'Agir » et la renonciation, dès 1934, au « grand soir », premier changement militant profond dans l'histoire des organisations sportives communistes, suivies d'une seconde rupture, à partir des années 1960, marquée par le relatif effacement du politique au bénéfice du culturel et de l'affirmation d'un pilotage fédéral autogestionnaire. La matrice politique de naissance du sport communiste au lendemain de la création de la SFIC en 1920 et sa prétention à servir la révolution mondiale conditionnent amplement plus de quarante années d'allégeance au PCF, et justifient dès lors nombre de ses engagements militants. À la fin de la décennie 1960, un certain essoufflement militant se fait sentir, et conduit au virage socioculturel de la FSGT lié au retrait progressif des militants ouvriers des organes dirigeants de la fédération. Sans la radicalité de la première rupture, la seconde présente une nouvelle mise à distance du politique. Dorénavant, le combat se joue sur l'ouverture de la FSGT aux cultures sportives – la militance sportive prenant le pas sur l'engagement sociopolitique. Dès lors, un certain nombre de questions se posent : Quelles furent les étapes et les causes du passage d'un sport prolétarien vers un sport populaire, gage historique d'une transition vers le réformisme ? Quelles furent les causes du desserrement durable de l'étreinte de l'appareil communiste ? Si le congrès de Colomiers en 1976 représente le jalon historique le plus manifeste de cette prise de distance, d'autres facteurs d'influence ont joué un rôle déterminant. L'intérêt du parti pour la FSGT mérite à ce titre d'être éclairé. Si la FST communiste est à ses débuts une émanation du seul champ politique, il est certain qu'un réel désamour s'est dessiné entre ces deux organisations ouvrières. En outre, la lutte contre la domination, dans ses registres politiques, culturels et sociaux, sans renier la problématique de classe, s'est manifestement souciée de la condition indigène dans l'Empire français, avant de se porter sur les terrains du racisme d'État en Afrique du Sud ou du conflit israélo-palestinien.

Le deuxième temps de cet ouvrage propose d'aborder l'histoire de l'implantation des réseaux nationaux et internationaux et plus amplement de la vie de l'organisation avec une observation et une analyse plus fines, par ailleurs limitées à des périodes d'étude souvent plus courtes.

En premier lieu, pour comprendre la trajectoire militante de la FSGT et de la FST, il faut relever l'impact des premières victoires communistes aux élections municipales de 1925, suivies dix ans plus tard de la formation de la banlieue rouge de Paris. Nous présentons donc la carte du maillage territorial des clubs FSGT, tout particulièrement son extension aux terres socialistes, radicales ou démocrates chrétiennes. La question de l'usage de la sphère locale comme « nouveau banc d'essai des modernités »²⁸ en matière sportive est également traitée, à l'instar de l'efficacité communiste en matière de développement des offices municipaux des sports.

En outre, si en 1945, les textes législatifs instituent le caractère obligatoire d'un comité d'entreprise dans toute entreprise d'au moins cinquante salariés, il convient de juger du bénéfice que la FSGT en a tiré en matière de pénétration du tissu industriel français et des entreprises de services publics via le réseau syndical CGT.

Par ailleurs, sur le terrain de l'éducation physique scolaire, l'accroissement de l'influence communiste dès le milieu des années 1960, soulève la question de la diffusion des conceptions de la FSGT au sein de cette discipline scolaire dans l'enseignement secondaire public. Cette citadelle « méthodique » chèrement conquise par les courants prosportifs a manifestement représenté un des terrains du renouveau FSGT pendant la République gaullienne, puis pompidolienne.

Au plan international, une petite délégation de la FST participe aux Spartakiades de Moscou organisées par l'Internationale rouge des sports (IRS) au cours de l'été 1928. Ce premier pas significatif en direction de l'internationalisme rouge augurait un espace potentiel de lutte contre l'Olympisme « bourgeois ». Mais le choix des alliances de Front populaire fait par les organisations ouvrières (SFIO, PCF, CGT, CGT-U), FST et USSGT en tête, a à l'évidence modifié le rapport de la nouvelle FSGT avec l'Olympisme. Cette nouvelle proximité avec l'idéal olympique invoqué à demi-mot n'a toutefois pas conduit à l'acceptation des Jeux de Berlin en 1936. Ce ralliement à l'idéal olympique coubertinien est devenu plus net, mieux affirmé lors de l'intégration de l'URSS dans le concert olympique en 1951-1952. Néanmoins, au fil des décennies, le lien de plus en plus distant avec Moscou a mené à des prises de positions particulières face aux campagnes de

28. Annie Fourcaut (dir.), « Banlieue rouge, 1920-1960. Années Thorez, années Gabin : archétype du populaire, banc d'essai des modernités », *Autrement*, série mémoire, n° 18, 1992.

boycott des Jeux de Los Angeles en 1984 (ou de Pékin en 2008). L'indépendance de la Fédération affinitaire face au communisme français et soviétique devenant progressivement manifeste. Aux côtés de ses préoccupations olympiques, la FSGT s'est impliquée après-guerre dans les grandes manifestations sportives labellisées Confédération sportive internationale du travail (CSIT), héritière après la seconde guerre mondiale de l'Internationale sportive ouvrière socialiste (ISOS), ou de la Fédération mondiale démocratique de la jeunesse (FMJD)²⁹, quant à elle d'affiliation soviétique. Les liens noués avec ces organisations internationales furent et restent dans certains cas, aujourd'hui encore très forts.

Enfin, dans la continuité des travaux menés par Annie Kriegel il y a déjà de très nombreuses d'années sur les militants communistes français³⁰, la production d'une typologie des acteurs nationaux, régionaux et locaux du communisme permet d'entrouvrir la porte à la production d'une sociologie militante des organisations sportives. En outre, la diversité des sensibilités et des représentations militantes est susceptible d'avoir favorisé une régulation locale des choix fédéraux et engendré une importante variété des mises en œuvre locales, du suivi des mots d'ordre politique aux innovations sportives et éducatives. Dessiné dès les années 1920 par Maurice Halbwachs, puis dans un registre quelque peu différent par les *cultural studies* des *founding fathers*³¹ à partir des années 1950, le travail sur les représentations fondant « l'engagement » amène l'historien du sport communiste français à étudier les matrices de la fabrication des cultures militantes. La famille, les sociabilités politiques, syndicales et associatives, les écoles de cadres, le monde du travail et les événements singuliers des vies privées permettent d'éclairer les dynamiques individuelles et collectives qui forment l'ossature affinitaire d'un tel mouvement, l'effet de levier militant de ces fédérations sportives et le désarroi militant lors de l'effondrement du bloc soviétique³².

Ainsi, fait de conflictualité, de solidarité et d'opportunisme, le réseau dans toute sa diversité est une clef essentielle de l'efficience sociale et politique de ces fédérations sportives affinitaires, puisqu'il donne accès aux espaces de négociation, nécessaire pour passer d'un militantisme discursif à un militantisme de terrain.

29. Joël Kotek, *La jeune garde: entre KGB et CIA, la jeunesse mondiale, enjeu des relations internationales, 1917-1989*, Paris, Seuil, 1998.

30. Notons les travaux d'Annie Kriegel, *Les communistes Français dans leur premier demi-siècle, 1920-1970*, Paris, Seuil, 1985; Jean-Pierre Molinari, *Les ouvriers communistes, sociologie de l'adhésion ouvrière au communisme*, Thonon-les-Bains, L'Albaron, 1991 et de Bernard Pudal, *Prendre parti, pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la FNSP, 1987.

31. En particulier Edward Palmer Thompson et Richard Hoggart.

32. Bernard Pudal, « Le désarroi des militants (1978-1994) », in *Un monde défait, op. cit.*, pp. 131-162.

Ce livre propose donc une plongée dans la complexité militante³³ des organisations sportives communistes de France. Il souhaite permettre au lecteur de saisir ce qu'a réellement représenté ce mouvement dans l'histoire du siècle écoulé, d'en comprendre ses évolutions majeures, ses réussites et ses échecs. Il vise également à bien discerner les différents terrains d'engagement de la FST ou de la FSGT, d'esquisser l'histoire des combats peu connus même des spécialistes du sport ouvrier, comme son implication coloniale et tiers-mondiste par exemple. Il se clôt par un essai sur les enjeux passés et contemporains de la circulation de la mémoire militante au sein de ces fédérations affinitaires; mémoire qui a servi tout au long siècle l'accomplissement d'un travail mémoriel nécessaire à la socialisation idéologique et politique des militants et des adhérents et, dans le temps présent, à gérer les mémoires militantes problématiques, susceptibles de conduire partiellement à un droit d'inventaire douloureux³⁴.

33. Il s'inscrit dans la veine historiographique de l'histoire culturelle du politique qui tente d'allier une histoire des idées avec celle des pratiques et des représentations, Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004.

34. Jeannine Verdès-Leroux, *La foi des vaincus : révolutionnaires français de 1945 à 2005*, Paris, Fayard, 2005.